



# Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?

Yves Citton

## ► To cite this version:

Yves Citton. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?. L'Observatoire, la revue des politiques culturelles , 2010, HS Art, culture et société de la connaissance, pp.36-42. hal-00847133

**HAL Id: hal-00847133**

**<https://hal.science/hal-00847133>**

Submitted on 22 Jul 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yves Citton

## ÉCONOMIES DE LA CONNAISSANCE OU CULTURES DE L'INTERPRÉTATION ?

Que se passerait-il si on se mettait à parler de *sociétés de l'interprétation* plutôt que de *sociétés de la connaissance* ? A priori, pas grand-chose, puisqu'il ne suffit pas de changer les mots pour changer le monde... Et pourtant, j'aimerais suggérer que cette petite substitution pourrait nous entraîner à regarder – et dès lors aussi à *traiter* – très différemment les réalités auxquelles on se réfère en parlant de « société de la connaissance »<sup>1</sup>.

Ma réflexion s'inscrit dans le cadre du travail mené au sein de la revue *Multitudes* autour de l'hypothèse du « capitalisme cognitif »<sup>2</sup>. J'en rappelle le cadrage général : les dynamiques sociopolitiques propres à notre époque s'organisent autour d'une contradiction centrale entre les logiques propres de « l'économie de la connaissance » (le *cognitif*), qui à la fois favorisent et requièrent la libre circulation des connaissances, et la logique propre du *capitalisme*, qui repose sur la captation (donc l'emprisonnement) des connaissances les plus profitables afin d'en privatiser le profit. On sent bien la contradiction : d'une part, il faut que ça circule librement pour produire de la richesse ; d'autre part, le capitalisme élève des barrières pour profiter de ces richesses de façon privative. Au sein d'un tel schéma, que je simplifie à dessein, l'économie de la connaissance joue donc le beau rôle de facteur émancipateur, tandis que le *capitalisme* (cognitif) sert de méchant qui cherche à accaparer les richesses ainsi produites – et de ce fait même à en tarir la source.

J'aimerais me demander ce que recouvre le « cognitif » dont il est question ici, et suggérer qu'on risque de transformer le « gentil » en « méchant », si on continue à l'imaginer comme relevant de « la connaissance », de « l'information » ou de « la

---

<sup>1</sup> Cet article synthétise le contenu d'un livre à paraître à l'automne 2010 aux éditions de La Découverte. Je remercie Jean-Pierre Saez de m'avoir invité à mener la réflexion qui a conduit à cet article et à ce livre.

<sup>2</sup> Pour une présentation succincte et synthétique sur le capitalisme cognitif, je renvoie à l'ouvrage de Yann Moulier Boutang, *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, ainsi qu'à Christian Marazzi, *La place des chaussettes : le tournant linguistique de l'économie et ses conséquences politiques*, trad. François Rosso et Anne Querrien, Paris, Éditions de l'Éclat, 1997 et au recueil d'articles édité par Carlo Vercellone, *Sommes-nous sortis du capitalisme industriel ?*, Paris, La Dispute, 2002. On trouvera aussi de nombreuses analyses de tous les thèmes traités au cours de cet ouvrage dans les pages de la revue *Multitudes*, dont les anciens numéros sont disponibles en ligne sur <http://www.multitudes.samizdat.net>. Pour une bonne discussion critique des thèses du capitalisme cognitif, voir Pierre Dardot, Christian Laval & El Mouhoub Mouhoud, *Sauver Marx ? Empire, multitude, travail immatériel*, Paris, La Découverte, 2007.

communication ». En véhiculant de telles expressions, on tend en effet à *s'aveugler* à ce qui constitue un moment central de la connaissance, de la production d'information et de la communication humaine – *le moment de l'interprétation*. Il n'y a bien entendu aucune « conspiration » vouée à « occulter » la réalité de l'interprétation. Il se trouve simplement qu'on emploie des mots, des notions et des cadrages conceptuels qui ne nous rendent pas sensibles aux mécanismes propres à l'interprétation, et qu'on tend donc naturellement à ne pas y prêter attention, à faire comme s'ils allaient de soi, comme *s'ils ne comptaient pas*. Je doute qu'on puisse vraiment « compter » (quantitativement) l'activité interprétative, mais il me semble nécessaire de montrer que partout nous *comptons sur* elle et qu'il nous faut impérativement apprendre à *compter avec* elle.

## LIRE OU INTERPRETER

Je ne suis certainement pas le premier, ni à essayer de théoriser les phénomènes interprétatifs, ni à dénoncer les insuffisances des notions de « connaissance », d'« information » ou de « communication »<sup>3</sup>. André Gorz remarquait dans son beau livre consacré à *L'Immatériel* à quel point « *le fait de se présenter et de se représenter comme une « société de la connaissance » est lourd de signification quant à la pauvreté de sens de la civilisation qui se met en place* »<sup>4</sup>. À côté, autour, en deçà et au-delà du domaine des « connaissances » (formalisables, stockables, échangeables sous forme d'« information »), il soulignait l'importance de tout ce qui relève des « savoirs » (savoir-faire, savoir-être, savoirs corporels, savoirs intuitifs, artisanaux, virtuosités) qui sont constitutifs, au niveau individuel, de *l'intelligence* et, au niveau collectif, de la *culture* – les deux étant bien entendu intimement liés. Dans son analyse du capitalisme cognitif, Yann Moulier Boutang sent le besoin d'opérer une distinction entre au moins deux types de connaissances, et il parle de « connaissances de niveau 2 » pour désigner celles qui ont la propriété très particulière de « *permettre de faire ce que l'on ne savait pas faire* », ce qui leur fait jouer un rôle central dans les phénomènes d'innovation, d'inventivité, de créativité.

En tant que praticien des études littéraires, ma critique des mystifications de « la connaissance » – du « *cognitif* » – s'articule à partir d'une distinction à opérer entre l'activité de *lecture* et celle d'*interprétation*. Même si – comme j'ai essayé de le soutenir dans un ouvrage précédent<sup>5</sup> – toute lecture repose sur une activité interprétative, lorsqu'on fait face à un texte écrit, on est amené à se positionner quelque part *entre deux polarités* auxquelles je donne les noms de « lecture » et d'« interprétation ». Imaginons qu'alors que je parle dans un colloque, le président de séance me transmette un mot sur lequel il aurait par exemple gribouillé « *Il vous reste 5 minutes* ». En général, tout occupé à m'adresser à mon public, je ne ferai que tirer de

---

<sup>3</sup> Voir par exemple les articles recueillis dans Eric George & Fabien Granjon (éd.), *Critiques de la société de l'information*, Paris, L'Harmattan, 2008 et dans Jean-Louis Fullsack & Michel Mathien (éd.), *Éthique de « la société de l'information » ?*, Bruxelles, Bruylant, 2008. Voir aussi le livre important de Daniel Bougnoux, *La Communication contre l'information*, Paris, Hachette, 1995.

<sup>4</sup> André Gorz, *L'immatériel. Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, 2003, p. 106.

<sup>5</sup> Voir Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.

son billet une information simple : « il veut que j'arrête de parler au plus vite, pour ne pas être en retard sur le programme ». On est ici du côté de *la lecture*, de l'information, de la connaissance et de la communication, tels qu'on entend habituellement ces termes : un signal m'est envoyé, je mobilise le code qui m'est commun avec l'émetteur, j'en tire une information pertinente – et je passe à autre chose. Plus l'information passe vite, précisément, sans perte ni ajout, mieux ça communique, plus réussie est la lecture.

Que voudrait dire *interpréter* le même billet ? Cela impliquerait par exemple de se demander non seulement *ce que* veut me dire le président de séance, mais *pourquoi* il veut me le dire, *pourquoi* il me le dit *maintenant*, *comment* il me le dit, *pourquoi* il me le dit en choisissant *ces mots* plutôt que d'autres, etc. S'il avait écrit « *Il faut conclure !* », l'information aurait été en gros la même, mais je pourrais interpréter le billet un peu différemment : peut-être que son message porte moins sur un problème de temps que de contenu, peut-être veut-il que je sois plus assertif, que je tire des conclusions plus claires ou plus carrées de mes réflexions. Si j'avais eu plus de temps ou de disponibilité d'esprit, j'aurais pu faire attention à la dimension graphologique du billet : est-ce gribouillé avec impatience ou tracé avec méticulosité ? le président de séance est-il en colère, ou simplement prévoyant et adepte de la ponctualité ?

On reconnaît ici le type de questions – souvent perçues comme oiseuses – que se posent des littéraires lorsqu'ils se penchent sur un texte. Certains de mes collègues (pratiquant la critique « génétique ») peuvent en effet passer beaucoup de temps à regarder à la loupe tel manuscrit de poète ou de romancier, pour y repérer les ratures, les traces de nervosités, les erreurs d'orthographe, etc. D'autres, une fois qu'ils ont lu ce que l'auteur a écrit, passent beaucoup de temps à se demander *pourquoi* il a écrit cela, *pourquoi* il l'a écrit *à ce moment-là*, *pourquoi* il a choisi *ces mots* plutôt que d'autres. Bref, nous autres littéraires, nous passons notre temps à nous livrer à une activité qui relève non seulement de la lecture mais de *l'interprétation* des textes.

En tant qu'enseignant-chercheur en littérature, j'ai l'habitude de rencontrer des sourires amusés lorsqu'on imagine mes confrères en train de couper très sérieusement les cheveux en quatre autour des manuscrits de Stendhal – ou alors j'anticipe des grimaces outrées quand on songe que ces activités futiles sont financées par l'argent des contribuables. Nous ne sommes bien entendu pas les seuls à couper les cheveux en quatre : les historiens, les philosophes, les anthropologues, les psychanalystes, certains sociologues sont aussi des professionnels de l'interprétation. Est-ce un hasard si ces disciplines sont celles qui se trouvent être les plus fragilisées face aux pressions de « la rigueur budgétaire » ?

Il va de soi que nous sommes *tous* amenés à prendre une posture interprétative à différents moments de notre vie : lorsque c'est un billet d'amour ou une lettre de rupture (plutôt qu'une remise à l'ordre de colloque) que nous recevons, chacun de nous se transforme aussitôt en interprète passionné par le découpage des cheveux en quatre... Nous sommes donc tous lecteurs ou interprètes selon les activités dans lesquelles nous sommes engagés, mais il importe de mesurer la différence de nature qui distingue les deux types de rapports à la communication.

## DE LA COGNITION A L'INTERPRETATION

Comment formaliser cette distinction triviale entre lecture et interprétation, de façon à mieux comprendre la différence de nature entre ces deux attitudes ? Je passerai rapidement en revue *six oppositions* importantes entre *la cognition* (qui regroupe lecture, connaissance, information) et *l'interprétation*.

1. *La cognition valorise la vitesse alors que l'interprétation exige un ralentissement et une pause.* C'est parce que je ne suis pas tendu dans la nécessité de l'action et que j'ai un peu de temps disponible devant moi que je peux me livrer à l'activité d'interprétation. Deleuze, s'inspirant de Bergson<sup>6</sup>, souligne la nécessité d'un *écart*, d'un *intervalle* entre l'action subie et la réaction produite, entre la perception et la réponse sensori-motrice, pour qu'une action puisse être qualifiée d'« intelligente ». Une interprétation littéraire suppose qu'on ait déjà fini la lecture du livre de la première à la dernière page, et qu'on *revienne en arrière* sur telle ou telle de ses parties en la situant dans une vision d'ensemble de l'œuvre.

2. *Comme la lecture, la cognition relève d'une avancée linéaire sur un même plan, alors que la pause de l'interprétation permet et exige d'opérer des sauts entre différents plans de réalité.* Pour reprendre une image évoquée par Deleuze commentant Bergson, je dirai que le modèle de la cognition, c'est la vache qui broute sur le plan d'un champ en avançant de touffe en touffe. L'interprétation implique au contraire *un saut* dans l'inconnu, une hypothèse non-démontrable, un pari, un risque, un changement de niveau – ce qui implique toujours une part d'arbitraire.

3. *Alors que la cognition est fondée sur le modèle de la reconnaissance de données, automatisable à travers des machines (hardware) et des programmes (software), l'interprétation comporte une dimension intuitive qui fait le propre de la pensée humaine (wetware), et qui échappe par nature à la quantification.* Tout ce que font les machines est basé sur une complexification (admirable) d'un travail qui relève fondamentalement de *la reconnaissance de données*, ce qui définit la cognition. Par contraste, on peut définir l'interprétation comme ce qui n'est pas (encore) réductible à une automatisation par reconnaissance de données, ou comme ce qui implique un recours (provisoirement) indépassable à *l'intuition*<sup>7</sup>.

4. *La cognition participe d'un discours du savoir à prétention objectiviste, alors que l'interprétation se présente comme impliquant une part de subjectivité.* La possibilité d'automation est liée à une capacité d'explicitation ou d'objectivation qui est constitutive des prétentions de ce que nous appelons « la science ». C'est dans une conception objectiviste du savoir qu'on se situe en parlant de « connaissance » ou d'« information » : même fausse, une connaissance ou une information fait référence à un idéal de savoir « objectivement » vrai. Au contraire, lorsque j'affiche une proposition comme relevant d'une « interprétation », j'en affaiblis la force de conviction, en reconnaissant que son origine est ancrée dans un processus de

---

<sup>6</sup> On trouve le matériau sur lequel je m'appuie ici dans les cours sur le cinéma mis en ligne sur le site *La voix de Gilles Deleuze en ligne* : <http://www.univ-paris8.fr/deleuze/>.

<sup>7</sup> Les économistes opposent habituellement les « connaissances codifiées », qu'ils peuvent traiter comme de *l'information*, aux « connaissances tacites », qu'ils ont beaucoup plus de peine à saisir et à mesurer. Voir la bonne mise au point de Dominique Foray, *L'économie de la connaissance*, Paris, la Découverte, 2009 (éd. mise à jour).

subjectivation : une interprétation est toujours l'interprétation de quelque chose *par quelqu'un*.

5. *Alors que la production de connaissances est pensée sur le modèle de la création (découverte, innovation, invention), l'interprétation s'affiche comme relevant de la variation opérée à partir d'un matériau préexistant.* On ne peut interpréter que quelque chose qui est *déjà là*. Toute interprétation se conçoit en réalité comme une *ré-interprétation*, comme une nouvelle couche interprétative ajoutée à des sédimentations antérieures et qui n'est concevable qu'en fonction de ces sédimentations antérieures. Une nouvelle interprétation (en musique ou au théâtre) n'est qu'une nouvelle manière de répéter ou de reprendre une chose déjà donnée. Cela insère l'interprétation dans une *tradition*, soit (étymologiquement) dans quelque chose qui est rapporté du passé, quelque chose qui nous vient d'autrui et qui se répète dans le présent. Cela aide aussi à récuser le mysticisme incantatoire de « l'innovation » – qui devient de jour en jour plus étouffant...

6. *Alors que la cognition paraît disposée à s'inscrire dans une logique de l'échange marchand, l'interprétation y résiste en suggérant un monde où l'on ne fait que s'entre-prêter, sans rien avoir à échanger ni à vendre.* On comprend que des services secrets ou des firmes puissent vouloir « acheter une information » ; on conçoit qu'un laboratoire souhaite « vendre les connaissances » issues de ses expérimentations. Mais qui pourrait vouloir « acheter une interprétation » (qui se présenterait comme telle) ? On l'a dit, une interprétation s'affiche comme un pari, une hypothèse : on peut bien *emprunter* une hypothèse, pour voir où elle nous conduira, mais il serait saugrenu de vouloir *l'acheter*. Le monde des interprétations est donc un monde de *prêts* et d'*emprunts*, le plus souvent gratuits : un monde où l'on *s'inter-prête*. L'interprétation émane de et retourne vers le commun de cette tradition qu'on ne prend provisoirement à sa charge que pour la pousser un peu plus loin, sans songer – sauf folie – à la réclamer en propre.

Mes six traits définitoires semblent rendre très problématique l'apologie de l'interprétation dans le contexte du capitalisme cognitif. Fondée sur la lenteur, les sauts imprévisibles, l'intuition, la subjectivité, la tradition et le commun, l'interprétation paraît être à situer aux antipodes exacts d'un capitalisme qui a historiquement valorisé l'accélération, la mise en ligne des chaînes de montage, la techno-science, l'automation, l'innovation et la privatisation. Et pourtant – selon la contradiction entre libre circulation et captation déjà évoquée tout à l'heure – *c'est l'interprétation, et non la cognition, qui doit être située à la source des plus gros profits en régime de capitalisme cognitif !*

Dès lors qu'elle peut être déléguée à des machines, toute activité relevant de la cognition, c'est-à-dire de la reconnaissance de données, se voit soumise à une baisse de plus en plus rapide des taux de profits. Ce que recherchent les investisseurs, ce que croient payer les salaires faramineux de certains managers, traders, artistes, sportifs, c'est une capacité à faire des sauts inattendus, sur la base d'intuitions non-objectivables, inextricablement liées à la singularité subjective de ceux qui en sont porteurs. Comme le remarquait récemment Yann Moulier Boutang, toutes les procédures d'évaluation de la recherche butent sur le fait que « plus c'est mesurable, moins c'est important ». Dans les agences de publicité comme dans les laboratoires

scientifiques, *ce qui compte le plus* (en termes de gros sous et de profits), *c'est ce qu'on ne peut pas compter* (en termes de facteur de productivité).

## CINQ CONDITIONS DE L'INTERPRETATION

Si le moment interprétatif est effectivement crucial dans la production de richesse (marchande et non-marchande), alors il nous faut prêter la plus grande attention aux *conditions* qui permettent (ou qui font obstacle) au déploiement de l'interprétation. Je mentionnerai brièvement cinq de ces conditions *anthropologiques*. On sera ici au cœur des relations entre sociétés de l'interprétation et ce qu'on appelle une « culture », puisqu'il s'agit de spécifier quelques-unes des caractéristiques « culturelles » propices à la « cultivation » de l'activité interprétative. On peut donc lire ces cinq points comme autant de *revendications sociopolitiques* mêlant inextricablement libertés « positives » et libertés « négatives », permissions tacites, stimulations indirectes et encapacitations actives.

1. *L'aménagement de vacuoles protectrices*. Dans la mesure où une interprétation requiert un moment de pause, l'ouverture d'un espace de saut – ce que Deleuze inscrit sous le registre d'un *intervalle* ou d'un *écart* –, elle ne peut se déployer qu'au sein d'une *vacuole* qui permette à la réaction produite de ne pas s'enchaîner directement sur l'excitation subie. Il faut avoir de la place (vide) et du temps (disponible) pour se livrer au travail d'interprétation inventrice qui est au cœur de la production de nouveau. Il faut disposer d'un espace assez ouvert pour qu'on puisse y sauter d'un niveau à l'autre ; il faut disposer d'un horizon temporel assez distant pour qu'on puisse « essayer des sauts successifs », « rater », « recommencer le saut ».

La première et la plus importante condition de l'interprétation inventrice est donc de *pouvoir bénéficier d'une vacuole protégée des pressions extérieures* (une « chambre à soi »). On est sans doute ici au cœur de ce qui fait la différence essentielle entre une société de l'interprétation et une société de l'information ou de la communication. Ces deux dernières expressions impliquent que plus ça circulera (vite), plus ça communiquera (intensément), plus tout sera transparent, mobilisé, activé – et mieux une telle société fonctionnera (produira, prospérera). Penser la socialité à partir des conditions de l'interprétation implique au contraire de se méfier profondément des ambivalences propres aux logiques de la communication et de la circulation d'informations. Tout autant que de permettre que ça communique, l'impératif est de s'assurer que ça ne communique *pas partout ni tout le temps* : qu'on puisse *bloquer* la communication, s'en protéger, se retirer au sein d'une vacuole qui soit hors d'atteinte des flux de sollicitations, de stimulations et de demandes variées.

C'est bien *une nouvelle forme de « droit humain »* qui s'esquisse lorsque Virginia Woolf revendique pour les femmes « une chambre à soi », ou lorsque Gilles Deleuze affirme « *que le problème n'est plus de faire que les gens s'expriment, mais de leur ménager des vacuoles de solitude et de silence à partir desquelles ils auraient enfin quelque chose à dire* »<sup>8</sup>. Tel est en effet l'enjeu de la protection offerte par les vacuoles contre les flux de communication qui nous traversent quotidiennement : se

---

<sup>8</sup> Gilles Deleuze, « Les intercesseurs » in *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990/2003, p. 177.

donner les conditions nécessaires à avoir quelque chose d'autre à dire que ce qui répond aux questions qui nous sont posées quotidiennement. Écrire un poème (ou en lire un) au lieu de répondre à ses mails... Au lieu que la réaction (*Reply*) s'enchaîne immédiatement à l'action (*Read*), instaurer *un écart*, faire que *ça ne s'enchaîne pas*, afin que la réaction puisse être *nouvelle, et imprévisible*.

**2. L'impératif d'inaction.** La deuxième condition de l'interprétation exige que soit non seulement tolérée, mais encouragée une certaine *suspension de l'action*. L'intervalle interprétatif dégage un espace propre entre la perception sensorielle et l'activité motrice : ce faisant, il casse l'enchaînement sensori-moteur. Dans son analyse du néoréalisme et de la nouvelle vague, Deleuze parle de voyance lorsqu'il décrit les enjeux de ce cassage des schèmes sensori-moteurs, dans la mesure où la suspension momentanée des urgences de l'action rend soudainement visible ce que cachaient les schèmes sensori-moteurs :

Tous nos schèmes sensori-moteurs sont faits pour que nous passions à côté des problèmes, ils sont même faits pour ça, pour que nous passions d'un objet à un autre, pour nous traiter comme des vaches : tu passes d'une touffe à une autre, et tu fous la paix. [...] Lorsqu'on a *vu* quelque chose, ou bien on s'empresse d'oublier, ou bien on ne sera plus jamais le même : j'ai *vu* quelque chose ! Je n'ai plus d'esquive. Et pourtant je suis réceptif, mais ce que je vois, c'est trop beau, c'est intolérable : on appellera « intolérable » tout ce qui dépasse nos seuils sensori-moteurs. [...] Et vous comprenez d'un coup quelque chose que vous n'avez pas saisi sur cent autres cas semblables : vous *voyez* quelque chose, vous êtes devenu un *voyant*, et vous avez saisi en une seconde beaucoup plus que vous n'avez saisi en vingt ans.

Par contraste avec l'activité de *lecture*, qui se contente d'appliquer sur un texte ou sur une situation un code et une grille de catégorisations déjà connus sans les remettre en question, on peut attribuer à *l'interprétation* la même fonction que Deleuze repère dans le cinéma des années 1950 : celle de *casser les clichés*. Dès lors qu'il ne s'agit pas d'identifier des objets à partir de classifications préexistantes, comme dans la cognition, mais de casser les clichés pour aider à faire surgir quelque chose de nouveau et d'imprévisible, l'interprétation *exige* donc de se mettre dans une position (momentanée) d'inaction (d'enraiment des schèmes sensori-moteurs). Au sein des vies sur-occupées et sur-mobilisées que mènent bon nombre d'entre nous, une telle position d'inaction ne peut simplement faire l'objet d'une *tolérance* à exiger d'autrui (le droit qu'on nous laisse nous « visionner en paix »). Une société d'interprètes mérite de l'ériger au statut d'*impératif* à nous imposer *contre* nous-mêmes : *Tu te forceras à rester inactif afin de devenir interprète (c'est-à-dire potentiellement visionnaire) !*

**3. L'importance comme questionnement et sentiment.** Ce qu'il faut attendre de l'espace interprétatif dégagé grâce aux deux conditions précédentes, c'est l'ouverture d'un questionnement portant sur *l'importance* des connaissances (davantage que sur leur « vérité »). Alors que les discours du savoir, de la science, de l'information se laissent obséder par la question de *la vérité*, la pratique interprétative s'avère offrir une voie particulièrement propice pour approcher la question de savoir ce qui rend quelque chose important (ou non). Il est « vrai » que je me suis levé ce matin à 4 h. 45, mais tout le monde s'en fiche : combien de choses sont « sans importance » dans ce que



nous balance le journal télévisé ? L'expérience esthétique de cassage des clichés conduit à se rendre sensible à des aspects de la situation qui avaient été jusqu'ici *négligés*, ce qui fait surgir la question de savoir au nom de quoi (au nom de quelles pertinences, de quelles pratiques) ils ont été exclus, et inversement, quelles autres pratiques, quels autres types d'attention et de soucis (*care*) pourraient les faire apparaître comme pertinents.

Même si ce type de questionnement s'embraye naturellement sur un effort d'explicitation des critères de l'importance, il faut souligner que c'est une condition essentielle du jeu interprétatif que d'*être autorisé à se fier à son intuition* relativement à ce qui nous apparaît comme important. « *Parce que ça me semble important* » est un argument qui risque certes de faire avorter toute discussion ultérieure, mais c'est *aussi* une condition essentielle du jeu interprétatif que de le considérer comme valide et proprement irréfutable.

**4. La protection d'une énonciation indirecte.** La quatrième condition touche au statut de la parole qui tente de rendre compte du travail interprétatif – et ici aussi l'interprétation littéraire me fournira une expérience-limite, qui permet d'éclairer en retour les divers autres types d'interprétations. Une particularité de la parole tenue par un critique littéraire tient à ce que le locuteur ne parle pas directement en son nom propre : c'est bien lui qui forme des phrases et tient un certain discours, mais ce qu'il énonce se présente comme *émanant du discours d'un(e) autre* (l'auteur), si bien qu'il est parfois difficile de savoir exactement à qui attribuer ce qu'énonce l'interprète.

L'exercice consistant à parler à la fois en tant que soi (interprétant) et en tant qu'un autre (interprété) offre une gymnastique mentale et énonciative qui peut non seulement induire une certaine distance critique envers nos propres croyances, mais qui habitue surtout à reconnaître (et à négocier) *la pluralité de voix* (souvent contradictoires entre elles) qui sont amenées à parler simultanément à travers notre bouche. La dissociation mentale que le dispositif démocratique institue entre l'« individu », égo-centré, et le « citoyen », préoccupé de l'intérêt général, ne fait que se multiplier à travers les divers rôles sociaux que nous sommes amenés à jouer successivement ou simultanément : producteur/consommateur, pollueur/pollué, investisseur de fonds de pension/travailleur soumis aux pressions actionnariales, taxeur/taxé, etc. S'entraîner à parler simultanément à *deux (ou plusieurs) voix*, en s'efforçant de minimiser les contradictions possibles entre elles, comme nous invite à le faire la posture interprétative, cela nous aide à habiter activement les *ambivalences* qui nous traversent, plutôt qu'à les subir comme autant de déchirements<sup>9</sup>. La littérature, les arts, les Humanités – « la culture » – n'ont d'ailleurs peut-être jamais servi à autre chose.

**5. Le filtre paradoxal.** Les sociétés de l'interprétation sont traversées par *un double mouvement asymétrique*, dont les composantes apparaissent opposées sans qu'elles soient pour autant véritablement contradictoires entre elles. D'un côté, il faut *revendiquer la communication* comme capacité d'accéder librement aux ressources

---

<sup>9</sup> Sur ces ambivalences inhérentes aux sociétés de contrôles et au capitalisme cognitif, voir le bel ouvrage de Paolo Virno, *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaines*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2002.

culturelles composant le bien commun de l'humanité, ainsi que comme capacité à faire communiquer des champs du savoir qui seront à la fois enrichis et reconfigurés par ces transversalités. D'un autre côté, il faut *résister à la communication*, en revendiquant le droit de s'isoler au sein d'une vacuole momentanée, qui nous permette de ne pas être constamment exposés aux flux de données et de sollicitations qui nous assaillent de l'extérieur. L'asymétrie fondamentale tient à ce que le sujet ne doit être exclu d'aucun point des réseaux donnant accès au bien culturel commun de l'humanité, tandis qu'il doit pouvoir sélectionner ce qui lui conviendra dans ses propres contacts avec l'extérieur. Le bon agencement des sociétés de l'interprétation exige donc à la fois qu'on garantisse le libre accès des individus aux ressources culturelles et qu'on laisse chacun élever des barrières faisant obstacle à son accessibilité par les technologies de la communication.

De ce point de vue, le véritable défi réside sans doute moins dans l'ouverture d'accès que dans la constitution de *filtres*. Dès lors que nous sommes exposés à une *pléthore* de sollicitations et de données, que nous propose la communication généralisée et incessante régissant nos nouvelles formes de socialités, la difficulté principale consiste à s'entourer de filtres qui ne se contentent pas de nous protéger des virus agressifs, mais qui parviennent surtout à nous abriter des messages insuffisamment signifiants envoyés par tous les amis qui nous veulent du bien. Or ce type de filtre, qui a pour fonction de repérer la nouveauté intéressante (pertinente, significative), est affecté d'un paradoxe qui tient du *double-bind*, puisqu'il s'agit de mettre en place un machine qui reconnaisse ce qui échappe à la reconnaissance machinique (*hardware* et *software*). L'impératif latent de toute « économie de l'innovation » exige de *compter ce qui ne se laisse pas compter*. C'est ce miracle parfaitement illogique qu'accomplit quotidiennement – *intuitivement* – le *wetware* mobilisé par l'activité humaine d'interprétation inventrice.

On débouche donc sur un paradoxe central régissant les sociétés de l'interprétation, tiraillées entre un impératif d'« innovation » et un besoin de se préserver d'une communication pléthorique : quel filtre mettre en place pour se protéger sans se fermer à la nouveauté ? comment repérer la voyance qui défie les critères mêmes du regard ? C'est bien sous les auspices d'un *filtre paradoxal* que s'abrite l'interprétation inventrice, puisque c'est à travers son effort même de s'opposer (*para*) aux clichés de la *doxa* que cette activité semble relever d'une contradiction insupportable à la machinisation.

## **ECONOMIE DE LA CONNAISSANCE CONTRE CULTURE DE L'INTERPRETATION ?**

En se donnant comme modèle (implicite) un horizon de *gestion des données* (*data processing*), les sociétés de la « connaissance », de la « communication » ou de l'« information » tendent à cadrer leurs problèmes en termes d'*économie* : comment « encourager la production » de connaissances, comment « optimiser l'efficacité » de la communication, comment « réduire le coût » de l'accès aux informations ? Ces problèmes économiques relevant de la raison instrumentale n'ont bien entendu rien de mineur ni de méprisable en soi. Ils apportent toutefois avec eux un champ de réflexion

limité par la concentration de l'attention sur les moyens et sur les profits quantifiables, plutôt que sur les fins et sur les décrochements qualitatifs.

Or, d'une part, les nouveaux problèmes qui se posent aujourd'hui font exploser le cadre même de la réflexion économique : celle-ci se fixe pour objectif d'optimiser la gestion de ressources caractérisées par la *rareté* alors que l'univers de la communication, de l'information et de la connaissance se caractérise aujourd'hui (de notre point de vue subjectif) par une situation de *pléthore*. Surtout, et bien plus sournoisement, approcher la connaissance du point de vue de l'économie tend à enfermer la pensée dans la seule logique des schèmes sensorimoteurs : étant donné tel fait ou telle perception, comment y *réagir* de la façon la plus *économique* (la plus efficace, la moins coûteuse, la plus rapide) ? De fait, les tendances spontanées de notre mode de développement économique poussent depuis plusieurs siècles à *automatiser des réactions-types* de façon à pouvoir les mécaniser et en réduire le coût humain. Paradoxalement, en conservant le vocabulaire de la connaissance, de l'information et de la communication, même les théoriciens les plus progressistes de l'économie de la connaissance conservent encore au cœur même de leur discours un reliquat majeur de capitalisme industriel – celui qui assimile (implicitement) le « cognitif » à la *recognition* potentiellement automatisable, selon un schème enchaînant mécaniquement un appareil sensoriel sur un appareil moteur.

J'en reviens, pour conclure, au cadre de pensée fourni par l'hypothèse du capitalisme cognitif. Tel qu'il a été développé jusqu'à présent, ce cadre nous invite à construire *une autre économie* pour l'économie de la connaissance : une économie des biens non-rivaux, de la valeur-invention, de la pollinisation, telle que Google, Wikipedia, le logiciel libre ou le téléchargement gratuit nous en donnent les premières intuitions. C'est le travail des économistes d'en développer les concepts et les modèles, avec notre collaboration et notre vigilance à tous.

À un second niveau toutefois, il convient également de critiquer l'idéologie latente qui met le vers de la domination et de la soumission au cœur même de la définition courante du « cognitif ». C'est là un travail dans lequel les sociologues, les épistémologues, mais aussi et surtout les praticiens des sciences « molles » des Humanités (philosophie, littérature, disciplines artistiques) peuvent apporter une contribution de première importance – et je gage que c'est de la critique de cette idéologie du cognitif, appuyée sur une revalorisation des cultures et des arts de l'interprétation, que se nourriront nos vingt prochaines années d'Observation des Politiques Culturelles...